Mademoiselle Clara sort, et madame Bonnifoux court dans la chambre en se tenant le ventre, en poussant des gémissements et en cherchant le petit cabinet. Dufour est au supplice; il se cogne la tête contre le lit en murmurant : — Il me faut passer par des épreuves bien cruelles... Je vais en entendre plus que je ne voulais !.... Ah! mon Dieu !.... qu'est-ce que madame Bonnifoux me réservait là!

La vieille voisine a trouvé le cabinet; mais elle ne peut parvenir à tourner le bouton de la porte. Elle se désespère en balbutiant : — Maudit bouton!... ça ne tournera pas... Je ne pourrai pas entrer... et cependant je n'ai pas un instant à perdre!...

Aux grands maux les grands remèdes. Madame Bonnifoux se décide pour un autre procédé. Elle cherche la table de nuit; mais le petit meuble est caché par les rideaux, et, dans son trouble, la vieille femme ne le voit pas; espérant trouver sous le lit ce qu'elle désire, elle se met à genoux, baisse la tête... et pousse des cris horribles.

Aux cris de madame Bonnifoux, arrivent mademoiselle Clara une théière à la main et M. Pomard avec son fusil à deux coups. Ils aperçoivent la voisine qui est tombée de frayeur sur le tapis, et Dufour qui, se voyant découvert et voulant se sauver, renverse avec sa tête lavabo et somno, et n'a encore que la moitié du corps de sortie de sa cachette. — Qu'est-ce qu'il y a? s'écrie Pomard. Un homme sous le lit de ma sœur! Et déjà M. Pomard le couche en joue lorsque sa sœur s'écrie : — Arrêtez, mon frère !... c'est M. Dufour... — M. Dufour!... — Moi-même, dit le peintre, qui est enfin parvenu à se tirer de dessous le lit. Je vous demande bien pardon du dégât que j'ai fait... Je le payerai, si vous l'exigez.... Mais j'ai besoin de prendre l'air; j'ai l'honneur de vous saluer...

Dufour se dispose à s'esquiver, mais M. Pomard lui barre le passage. — Monsieur Dufour, qu'est-ce que cela veut dire? que faisiez-vous sous le lit de ma sœur?... Quel était votre but? — Oh! mon frère, certainement c'était une plaisanterie! dit mademoiselle Clara. M. Dufour voulait rire apparemment. — Oui, mademoiselle, je voulais rire, et pas autre chose... J'ai l'honneur de... — Mais, monsieur Dufour, après une telle plaisanterie, il est bon pourtant de s'expliquer... Je pense que votre intention n'est pas de compromettre ma sœur... Et, quand on se met sous le lit d'une demoiselle, c'est qu'on veut en venir à une fin avouée par les mœurs. — Mais non, je vous jure que je ne veux en venir à aucune fin... et que je n'ai nulle intention sur mademoiselle. Permettez-moi donc de vous quitter. — Ah! c'est trop fort! s'écrie Pomard en frappant le parquet avec la crosse de son fusil. Vous n'avez pas d'intention touchant ma sœur! — Vous ne pensez pas à une fin? dit mademoiselle Clara, qui ne rit plus. Alors, monsieur, pourquoi vous cachiez-vous sous mon lit; car on ne se permet de semblables plaisanteries qu'avec une personne que l'on regarde comme sa future. — Oui, monsieur! pourquoi étiez-vous sous le lit de ma sœur si vous ne voulez pas l'épouser?.... Il faut m'expliquer cela, monsieur, ou me faire raison!

M. Pomard replace son fusil sur son bras gauche comme s'il faisait l'exercice, et regarde Dufour d'un air menaçant. — Ah! vous voulez des raisons, monsieur et mademoiselle! répond Dufour en prenant à son tour de l'humeur et en attirant le frère et la sœur du côté de la fenêtre. Je veux bien vous les dire à l'oreille, mes raisons... Je me serais tu par délicatesse; mais puisque vous m'y forcez!... Je ne veux plus épouser mademoiselle, parce que je ne me soucie pas d'être le successeur de M. Bénard, lieutenant de dragons... qui lui a fait un petit... Je conviens que j'ai appris cela par un moyen un peu hardi... mais je ne voulais pas épouser chat en poche, et je suis enchanté de m'être caché là. Maintenant je vous jure sur l'honneur que pas un mot de ce que j'ai appris ne sortira de ma bouche... et, quant à la voisine, elle a été tellement effrayée que vous lui ferez croire tout ce que vous voudrez; je vous présente mes hommages.

Cette fois, Pomard ne songe plus à retenir Dufour; il est pétrifié, et, après avoir posé arme à terre, il reste les yeux fixés sur le parquet; mademoiselle Clara se pince et se mord les lèvres en rougissant. Quant à madame Bonnifoux, elle n'a pas bougé de sa place et pour cause.

Chapitre XVII. — Lettre perdue.

Quand on s'aime et qu'on ne peut pas se le dire autant que l'on voudrait, on se l'écrit : c'est encore se parler. Une lettre de l'objet qu'on aime cause tant de plaisir! En l'ouvrant, la première chose que l'on fait, c'est de regarder si elle est bien longue; on est plus content si les pages sont bien remplies, bien serrées; on aura du bonheur plus longtemps; on veut lire doucement pour ménager sa jouissance, mais on ne le peut pas; on dévore ces caractères chéris, on ne sait pas s'arrêter; ce n'est qu'après avoir fini que l'on relit, plus lentement alors et en recommençant souvent plusieurs fois, une expression qui nous charme, une phrase qui arrive à notre cœur.

Et cependant c'est presque toujours une imprudence d'écrire, surtout lorsqu'on est dans la position d'Ernestine. *Les paroles volent, les écrits restent.* Je sais bien que l'on promet de les brûler, ces lettres charmantes! mais ne croyez pas à cette promesse, vous, mesdames, qui écrivez si bien, si tendrement; qui, tout en croyant ne montrer que de l'amour, laissez voir un esprit fin, une sensibilité vraie!... brûler vos lettres! ah! comment aurait-on ce courage!... Il vient des jours d'ennui, de peine, où l'on n'a plus de maîtresse qui nous aime, d'amie qui nous console!... alors, en relisant vos lettres, on se procure un moment de bonheur... Est-ce donc un crime de les garder pour que vous nous rendiez encore heureux même lorsque vous ne nous aimez plus!...

Les séances données à Dufour, la présence presque continuelle de M. de Noirmont ne permettaient que bien rarement à Ernestine et à Victor de se retrouver. Alors on s'écrivait, car, même devant le monde, on trouve facilement moyen de glisser un papier, une lettre, à celui dont la main est toujours prête à les recevoir. Victor allait dans les endroits les moins fréquentés du jardin lire ces lettres délicieuses qui le consolaient d'une gêne continuelle. On lui ordonnait de les brûler; mais Victor n'en avait pas non plus le courage : il les gardait pour les relire encore, il les portait constamment sur son cœur, et se disait : — Qui pourrait venir les chercher là!... si ce n'est elle? et à coup sûr, en les y trouvant, elle me pardonnerait.

Mais une jeune fille qui souffrait sans cesse et voulait pourtant dissimuler ses peines, Madeleine, allait aussi de préférence se promener dans les endroits les plus solitaires du jardin; elle ne suivait pas Victor, elle le croyait du moins, et cependant elle passait presque toujours où il venait de passer; elle s'arrêtait sous le bosquet où il s'était arrêté; elle aimait enfin à occuper la place où elle l'avait vu, mais elle avait bien soin qu'il ne l'aperçût pas. Elle le regardait de loin, cachée derrière le feuillage; elle le voyait sans qu'il s'en doutât : c'était son seul bonheur, et elle n'avait pas le courage de s'en priver.

Plusieurs fois Madeleine avait aperçu Victor lisant des lettres qu'il avait auparavant baisées à plusieurs reprises; ces lectures semblaient absorber toutes ses pensées; quelquefois il souriait, plus souvent il soupirait et restait pensif devant ce papier que ses yeux ne perdaient pas de vue. Madeleine devinait bien d'où lui venaient ces lettres; plus d'une fois même elle les avait vu donner et recevoir. L'amour heureux est imprudent; mais celui qui ne l'est pas voit tout, souvent même plus qu'il ne voudrait voir.

— Comme il l'aime! se disait Madeleine en voyant Victor presser sur ses lèvres les billets d'Ernestine; qu'elle est heureuse!... et pourtant elle soupire... elle se plaint; mais j'oubliais qu'elle est coupable!.. bien coupable!... et cependant il doit encore y avoir du plaisir à être coupable par amour, à s'exposer à mille malheurs pour être un instant avec celui qu'on aime. Il me semble que je voudrais être à sa place... Ah! Jacques a raison... Quand une femme aime bien, elle brave tous les dangers.

Un matin, Madeleine se promenait, suivant son habitude, dans une allée touffue que Victor parcourait souvent. Elle vient de le voir sortir d'un bosquet et regagner la maison : c'est vers le bosquet que la jeune fille porte ses pas. Elle va s'asseoir sur le banc de verdure... lorsqu'un papier frappe ses yeux; il est à terre à l'entrée du bosquet. Madeleine le ramasse : c'est une lettre qui a été ouverte; elle est seulement repliée. Il n'y a pas d'adresse, mais Madeleine ne doute pas qu'elle appartienne à Victor : c'est lui qui l'aura laissé tomber en croyant la replacer dans sa poche. Madeleine sort du bosquet, regarde dans les allées voisines si elle l'apercevra encore... il n'est plus là, et Madeleine est seule... et elle tient dans sa main une de ces lettres que Victor lit si avidement, qu'il couvre de baisers... Elle n'ose regarder ce billet... elle tremble... elle se hâte de le cacher dans son sein. Mais ce papier la brûle... elle ne peut le supporter à cette place... elle le prend... La lettre s'est ouverte... et ses yeux se portent sur les caractères qu'elle reconnaît.

— Mon Dieu!... je ne devrais pas la lire! se dit Madeleine; mais, pour résister au désir que j'éprouve, il faudrait des forces que je n'ai pas... Ah! que je sache ce que l'on dit quand on est aimé!... Jamais je ne pourrai en écrire autant.

Après s'être assurée que personne ne vient, Madeleine se retire au fond du bosquet et lit en respirant à peine :

« Enfin je suis donc seule, je puis t'écrire : c'est tout mon bonheur quand je ne suis pas près de toi; mais je crains que mes lettres ne t'ennuient... Je te dis toujours la même chose!... que je me déplais à moi-même de ne pas avoir le courage de renoncer à toi pour ne songer qu'à mes devoirs!... Au lieu de cela, ma pensée est toujours vers toi : encore si je pouvais penser que tu m'aimes autant!... mais, tu as beau me le dire, il me semble que je n'ai rien qui puisse te fixer; je ne suis pas assez jolie! Mon Dieu! dites-moi donc que j'ai eu tort de m'attacher à vous... que je me dois à mon ménage... que, si l'on venait à connaître ma faute, je serai méprisée de tous, malheureuse pour la vie! Donnez-moi donc de bons conseils, vous qui êtes tout pour moi! Soyez mon ami, soyez-le sincèrement.... je vous écouterai toujours. Quand je pense qu'un jour peut-être nous ne nous verrons plus!... il me semble que c'est impossible!... Ah! pourquoi faut-il que je vous aie connu! Ne se parler qu'en tremblant... toujours avoir peur, ne savoir à quoi se résoudre, voilà mon sort! et vous, vous ne cherchez que le plaisir du moment, et ne vous occupez pas des regrets que l'on peut avoir quand on a fait une faute, regrets qui se supportent tant que l'on se croit aimée, mais qui tuent si l'illusion cesse. Pardonnez-moi... Mais quand je vous vois rire, quand je vous vois gai... il me semble que vous ne pensez plus à moi... je deviens

méchante, exigeante... Si je devais en croire ce que l'on dit de vous, j'aurais sujet de craindre bientôt votre indifférence, votre goût pour le changement!... Allons, je retombe dans mes mauvaises idées!... Non, tu ne cesseras jamais de m'aimer, n'est-ce pas? et tu ne me mépriseras pas? tu me l'as juré, et je veux te croire; cela me fait tant de bien! »

— Pauvre Ernestine!.... dit Madeleine après avoir achevé de lire, pourquoi donc craint-elle qu'il cesse un jour de l'aimer... qu'il la méprise!... Ah! il serait bien lâche, l'homme qui mépriserait une femme parce qu'elle lui aurait fait le sacrifice de son repos!... Ne plus l'aimer... c'est possible... les hommes n'aiment pas toujours la même femme, à ce qu'on dit... Pauvre Ernestine!... Oh! c'est alors qu'elle serait bien malheureuse! Mais comment rendre cette lettre à M. Victor?... elle est ouverte... il devinera peut-être que je l'ai lue... et j'ai tant de peine à mentir!... Il faut la lui rendre pourtant... Qu'il doit être inquiet s'il s'est aperçu qu'il l'a perdue, et si M. de Noirmont l'avait trouvée!... O mon Dieu! je frémis rien que d'y penser... Tâchons de rencontrer M. Victor seul... J'entends marcher;... c'est lui sans doute qui revient sous ce bosquet chercher sa lettre...

Madeleine sort du bosquet tenant encore le billet à sa main. C'est M. de Noirmont et sa femme qui se promènent dans le jardin. Madeleine devient pâle et tremblante; elle n'a que le temps de cacher sous son fichu la lettre qu'elle tenait, mais elle n'a pu le faire assez vite pour que M. de Noirmont ne s'aperçût pas de cette action.

— C'est toi, Madeleine? dit Ernestine en souriant à la jeune fille; toujours te promenant seule;... on dirait que tu nous fuis;... ce n'est pas bien. — Mais non, madame, je viens de me promener près de la pelouse;... je vais rentrer. — Un moment donc;... reste plutôt avec nous.. Allons, viens me donner le bras... — Mais, madame... — Mais, je le veux... Vous verrez qu'il faudra bientôt employer la force pour retenir mademoiselle avec nous!...

Madeleine n'ose résister; elle se laisse prendre le bras par Ernestine. M. de Noirmont n'a encore rien dit, mais il n'a pas cessé d'examiner la jeune fille, et son air sévère augmente le trouble de celle-ci.

Après avoir marché quelques pas, Ernestine dit : — Que faisais-tu sous ce bosquet, Madeleine?... Tu n'as pas ta broderie, je crois... — Madame... je m'étais reposée un moment.... je ne faisais rien... — Vous ne faisiez rien, dit M. de Noirmont en fixant la jeune fille d'un air ironique; mais il m'a semblé, à moi, que vous lisiez...

Madeleine baisse les yeux et devient tremblante. Ernestine la regarde et dit : — Lisais-tu en effet, Madeleine? Mais je ne te vois pas de livre... — On peut lire autre chose, reprend M. de Noirmont : par exemple... un papier, une lettre... — Une lettre! dit Ernestine. Oh! Madeleine ne reçoit pas de lettres! Qui donc lui écrirait?... La pauvre petite n'a pas de parents... ce n'est pas son ami Jacques, qui, je crois, ne sait pas plus lire que conduire une plume!... — On peut recevoir des lettres d'autres personnes... n'est-ce pas, mademoiselle? — Monsieur... je n'ai point reçu de lettres, répond Madeleine en hésitant. — Mademoiselle, je n'aime point les mensonges! Je ne vous demande pas qui vous écrit... ce sont vos affaires; mais vous ne nierez pas que vous teniez un papier qu'à notre aspect vous avez précipitamment caché dans votre sein.

Madeleine se tait, mais de grosses gouttes de sueur tombent de son front sur ses joues pâlies par la terreur. Ernestine se tourne vers elle en lui disant : — Est-ce vrai, Madeleine?... Et, voyant que la jeune fille ne répond pas, elle reprend : — Eh bien! montre-nous donc ce papier que tu caches avec tant de mystère!... Je gage que c'est un enfantillage qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe... Donne-nous cet écrit...

Madeleine quitte le bras d'Ernestine avec un mouvement convulsif, et croise les bras sur sa poitrine en balbutiant d'une voix altérée : — Oh! non, madame, je ne vous montrerai pas ce papier;... c'est impossible!... Je vous en supplie, ne me le demandez pas!...

Ernestine reste stupéfaite de l'effroi de Madeleine, M. de Noirmont se tourne vers sa femme en lui disant à l'oreille : — Que vous avais-je dit?... Il y a quelque intrigue sous jeu;... mais vous ne voulez jamais me croire.

Ernestine regarde quelque temps Madeleine, puis lui dit de nouveau avec douceur : — Ma chère amie, je ne croyais pas que vous aviez des secrets pour nous... pour moi surtout;... mais en ce moment votre obstination est ridicule; vous faites, j'en suis sûre, une affaire de rien. Quel est ce papier... que vous craignez tant de nous montrer... que contient-il?... de qui le tenez-vous enfin?...

Madeleine ne répond pas; mais elle a toujours une de ses mains sur sa poitrine, comme si elle craignait qu'on ne voulût lui prendre ce qu'elle y a caché. En ce moment, Victor paraît au détour d'une allée. Sa figure est aussi pâle, ses traits aussi altérés que ceux de Madeleine, car il s'est aperçu de la perte qu'il a faite, et, frémissant des conséquences de cet événement, il est revenu dans le jardin, où, les yeux attachés sur le sable, sur la terre, sur le gazon, il cherche partout le billet d'Ernestine en maudissant sa funeste étourderie. — Ah! voilà M. Dalmer, dit M. de Noirmont en apercevant le jeune homme.

Victor tâche de cacher son inquiétude. Le ton aimable de M. de Noirmont le rassure un peu; car, s'il avait trouvé la lettre, le mari d'Ernestine n'aurait pas l'air aussi calme. Victor s'approche de la société; mais, tout en échangeant quelques propos vagues, ses yeux se promènent toujours avec terreur sur le chemin que l'on parcourt, et il ne remarque pas Madeleine, qui fait son possible pour attirer son attention, cherchant par signes à le rassurer quand on ne l'observe pas.

— Qu'avez-vous donc fait de votre ami Dufour? dit M. de Noirmont; je ne l'ai pas aperçu ce matin... Il ne me parle plus de mademoiselle Pomard... J'ai dans l'idée qu'il y a du refroidissement dans les amours... Nos voisins ne sont pas venus depuis quelques jours... Dufour ne vous a rien dit?...

Victor est si occupé à regarder à terre qu'il n'entend pas la question de M. de Noirmont; celui-ci est obligé de la lui répéter. — Non, monsieur, non... Dufour n'est pas au salon... répond Victor, qui n'est pas du tout à ce qu'on dit. M. de Noirmont regarde le jeune homme, puis reprend : — En vérité, monsieur Dalmer, vous avez aussi quelque chose qui vous préoccupe beaucoup en ce moment... — Moi, monsieur... mais non... je ne pense à rien... à rien d'important, je vous assure... — J'ai cru que vous étiez comme mademoiselle Madeleine, que vous aviez aussi des mystères... — Des mystères!... Oh! je ne vois pas trop sur quoi j'en ferais...

Victor levait alors les yeux. Madeleine, qui est un peu en arrière de M. de Noirmont, lui fait un signe expressif que le jeune homme ne comprend pas. Mais Ernestine s'est aperçue de la manière singulière dont la jeune fille regardait Victor. Aussitôt la rougeur lui monte au visage, ses yeux s'animent, et elle dit à son mari d'un ton assez bref :

— Mon ami, faites-moi le plaisir de vous éloigner avec M. Dalmer... je veux parler à mademoiselle... je tiens à éclaircir l'affaire qui nous occupait tout à l'heure... Votre présence... celle de monsieur, empêchent sans doute mademoiselle de parler; mais quand elle sera seule avec moi, il faudra pourtant bien qu'elle s'explique. — Comme vous voudrez, ma chère amie, dit M. de Noirmont; nous vous laissons. Allons, monsieur Dalmer, venez faire une partie de billard, cela vous distraira... car vous êtes ce matin dans vos idées noires, ce que ma femme appelle avoir mal aux nerfs... et elle y a mal souvent depuis quelque temps.

Victor n'ose refuser; il se laisse prendre sous le bras et entraîner par M. de Noirmont du côté de la maison.

— Nous voici seules, mademoiselle, dit alors Ernestine d'un ton qu'elle n'a jamais pris avec l'orpheline; j'espère que maintenant vous allez parler, me dire quel est cet écrit que vous avez caché dans votre sein... de qui vous le tenez... et me le montrer enfin; car si vous n'avez commis aucune faute, vous ne devez pas avoir de secrets pour moi. — Madame, je vous en prie, dit Madeleine en joignant les mains, ne me pressez pas davantage... je ne puis vous montrer cette lettre... oh! non, je ne le peux pas... — Ah!... vous avouez donc que c'est une lettre?... — Vous, qui êtes si bonne pour moi.., madame, voudriez-vous me causer de la peine?... Si j'ai tort en vous cachant ce papier... eh bien, infligez-moi quelque punition... éloignez-moi de votre présence... mais, de grâce, ne me demandez pas à le voir. — Oui, mademoiselle, je suis bonne pour vous, trop peut-être, je commence à le croire... mais je ne veux pas que l'on se joue de moi... J'ai vu tout à l'heure vos signes d'intelligence à M. Victor, je devine tout maintenant.. Cette lettre est de lui... Montrez-la-moi... sur-le-champ... je le veux! — Non, madame... oh! non, je vous en supplie!...

Madeleine se jette aux genoux d'Ernestine en élevant les bras vers elle; mais dans cette position elle laisse voir une partie du papier qui est dans son sein; Ernestine l'aperçoit et s'en empare avec la promptitude de l'éclair. En voyant que la lettre lui est enlevée, Madeleine pousse un cri et veut encore arrêter madame de Noirmont; mais déjà celle-ci a entr'ouvert le billet, les caractères ont frappé ses yeux, et elle tombe sans connaissance devant la jeune fille en murmurant : — Malheureuse!... ma lettre!...

Madeleine entoure Esnestine de ses bras, l'embrasse, l'appelle... Madame de Noirmont a toujours les yeux fermés, une pâleur effrayante couvre son visage. Madeleine se rappelle que la pièce d'eau n'est qu'à quelques pas; elle y court, mais auparavant elle a la précaution de remettre dans son tablier la fatale lettre qui était tombée des mains d'Ernestine.

Madeleine, arrivée à la pièce d'eau, y trempe son mouchoir; elle revient près d'Ernestine, et avec ce mouchoir lui imbibe le front, les tempes; ses soins ne sont pas inutiles, Ernestine revient à la vie, mais en rouvrant les yeux elle aperçoit Madeleine agenouillée près d'elle. Aussitôt elle cache sa figure dans ses mains en s'écriant : — O mon Dieu!... et moi qui l'accusais!... — Madame, ma chère bienfaitrice, dit la jeune fille en s'emparant d'une main d'Ernestine et la couvrant de baisers... pouvez-vous craindre de me regarder... moi qui vous aime tant, moi... qui donnerais ma vie pour vous!... Cette lettre... je... je ne l'ai pas lue... — Si, Madeleine... si, tu l'as lue... sans cela tu n'aurais pas refusé de me la montrer... Ah! je comprends maintenant toute la grandeur de ton âme... Tu te laissais soupçonner... et tu ne voulais pas m'humilier! — Ah! madame... — Oui, m'humilier... car je suis bien coupable... et tu as le droit de me mépriser maintenant. — Vous mépriser!... Oh! ne le craignez pas... vous ne pouvez pas être coupable pour moi, madame... Oh! ne pleurez pas... Si vous saviez combien vos larmes me font de mal!... — Ah! Madeleine... je

suis déjà bien punie !... Mais où est donc cette lettre?... — La voilà, madame... Pendant votre évanouissement, je l'avais reprise... — Personne ne m'a vue?... M. de Noirmont... — Non, madame... personne n'est venu par ici... — Tu vois à quoi l'on s'expose quand on se conduit mal!... Où avais-tu trouvé... cette lettre? — Là-bas... sous le bosquet. M. Victor en sortait... Je l'ai cherché... je n'ai pu le rejoindre... — Ah! je comprends maintenant la cause de son trouble, de son inquiétude!

Ernestine cache à son tour la lettre dans son sein, puis elle tend la main à la jeune fille en lui disant : — Pardonne-moi de t'avoir soupçonnée un moment... Hélas! la fatale passion qui me domine avait égaré ma raison... Ah! Madeleine, puisses-tu ne jamais la connaître, cette passion qui influe si puissamment sur la vie d'une femme!... Maintenant il faut que j'essuie mes yeux, que je cache mes pleurs!... Si M. de Noirmont voyait que j'ai pleuré!... Ah! quelle contrainte!... Je lui dirai que tu m'as montré ce papier... que ce n'était rien... des pensées... une chanson que tu avais faite... que tu craignais qu'on ne se moquât de toi... Il faut mentir... toujours mentir quand une fois on a commencé!... Madeleine, veux-tu encore m'embrasser?

Pour toute réponse, Madeleine se jette dans les bras d'Ernestine et la serre longtemps contre son cœur.

Chapitre XVIII. — Ce qu'elle fait encore.

Depuis le jour qui a pensé être si fatal à madame de Noirmont, Madeleine redouble auprès d'elle de soins, de prévenances, de respect; elle cherche, par sa conduite, à lui faire oublier qu'elle connaît sa faiblesse, et, par son amitié, à lui prouver qu'elle peut compter sur son entier dévouement. Quant à M. de Noirmont, il a cru, ou a feint de croire, ce que sa femme lui a dit au sujet de l'écrit que Madeleine a refusé de leur montrer; cependant, depuis ce jour, il conserve avec la jeune fille un ton froid et sévère, et ne lui adresse que rarement la parole.

Ernestine a instruit Victor de la conduite de Madeleine; celui-ci n'a pas osé lui en témoigner sa reconnaissance, car il eût fallu parler d'une chose qu'il était plus convenable de ne pas rappeler. Mais s'il ne peut lui dire ce qu'il pense, Victor ne traite plus Madeleine comme quelqu'un qui n'occupe aucune place dans notre cœur; il lui marque maintenant plus d'amitié, plus d'intérêt, et ses yeux ne rencontrent jamais ceux de la jeune fille sans qu'elle y puisse lire un remercîment de ce qu'elle a fait. La conduite de Victor dédommage amplement Madeleine de la mauvaise humeur que lui montre M. de Noirmont.

Cependant, depuis que, sans le vouloir, Madeleine est devenue leur confidente, Victor et Ernestine n'osent plus se parler, se rapprocher; ils savent bien qu'ils n'ont rien à redouter de l'indiscrétion de la jeune fille, qui, loin d'épier leurs actions, les évite et semble craindre de se trouver avec eux; mais que de gens sont coupables lorsqu'ils pensent que leur faute est ignorée, et qui n'osent plus céder à leur faiblesse du moment où ils savent qu'elle n'est plus un mystère.

Tant de contrariétés, de chagrins devraient dégoûter de l'amour. Il n'en est rien : c'est un sentiment qui prend racine au milieu des orages, et qui mourrait dans une température continuellement calme.

Dufour a terminé le portrait d'Ernestine, à la grande satisfaction de son modèle; mais M. de Noirmont s'absente fort peu de la maison qui est devenue sa propriété. On voit d'un autre œil ce qui nous appartient; il médite déjà des changements dans la distribution des appartements, des constructions nouvelles, des plantations, des améliorations. Occupé de tout cela, il passe ses journées à parcourir la maison ou les jardins : impossible de se donner un rendez-vous, de se voir en tête-à-tête sans s'exposer à être surpris. Le soir, fatigué d'avoir arpenté ses escaliers et ses pelouses, ses allées et ses corridors, M. de Noirmont reste au salon, où il faut bien que sa femme lui tienne compagnie.

Les Pomard ne sont pas revenus à Bréville depuis que Dufour s'est mis sous le lit de mademoiselle Clara. Cependant le peintre a tenu sa promesse; il n'a pas dit un mot de cette aventure. Mais comment se retrouver avec un homme qui a découvert des particularités aussi délicates! Mademoiselle Pomard a pourtant dit à son frère qu'elle reverrait Dufour sans éprouver aucun embarras; mais M. Pomard ne se sent pas la même force de caractère, et il passe ses journées à penser à la figure qu'il fera quand il se trouvera avec lui.

M. et madame Montrésor sont les seules personnes qui viennent encore à Bréville, madame Bonnifoux n'ayant pas été satisfaite du peu d'accueil qu'on y a fait au loto. Mais Sophie devient chaque jour plus jalouse de Chéri, et Chéri plus ennuyé de sa femme; leur société ne peut procurer à Ernestine et à Victor que quelques instants de liberté. Quant à Dufour, comme il faut toujours qu'il peigne quelqu'un ou quelque chose, il a commencé le portrait de Madeleine, quoique celle-ci se refusât à cet honneur; mais Ernestine a joint ses instances à celles du peintre, et la jeune fille a cédé.

Une lettre d'Armand met fin à la vie uniforme que l'on menait à Bréville : le jeune marquis écrit à son beau-frère pour lui demander le restant de la somme qui lui revient sur la vente de sa propriété; sa lettre est courte et pressante; du reste, rien pour ses amis, pas un mot de souvenir pour sa sœur. On voit que le jeune homme, tout entier sous l'influence de ses passions et de ses connaissances de Paris, a oublié toutes les personnes qu'il a laissées à Bréville.

Cette lettre est arrivée dans l'après-dînée. M. de Noirmont, après l'avoir lue, pousse un profond soupir en s'écriant : — Ce jeune homme se perdra!... puis il passe la lettre à Victor et à Dufour en leur disant : — Voyez, messieurs, quel style aimable!... écrire ainsi au mari de sa sœur... il lui faut de l'argent... Il ne s'informe même pas si cela me gênera de lui envoyer maintenant ce qui lui revient encore sur cette maison. Il veut avoir cette somme sur-le-champ... eh bien! il l'aura... mais, après... quand il l'aura perdue avec les misérables qui l'entourent... que fera-t-il, le malheureux?... car je sais qu'il a déjà vendu ses rentes, perdu, joué tout son bien. — Mon pauvre frère! dit Ernestine, mon Dieu! comment donc l'empêcher de courir à sa ruine?...

Madeleine ne dit rien; mais elle pleure en songeant que l'ami de son enfance peut quelque jour être malheureux. — Il paraît, dit Dufour, que le beau Saint-Elme ne dirige pas très-bien son cher ami. — Cet homme m'a bien trompé, dit M. de Noirmont. — Il ne m'a pas trompé moi; je me suis toujours méfié de lui. — Si du moins mon beau-frère avait près de lui un ami véritable, capable de lui donner de bons conseils, de lui faire voir la folie de sa conduite... peut-être reviendrait-il encore à nous... Moi, si je pensais être écouté, je partirais sur-le-champ pour Paris... mais je sais que je ferais un voyage inutile... Armand a toujours fort mal reçu mes avis. Il a l'air de me regarder comme un précepteur, comme un tuteur... il ne m'écoute qu'avec impatience. Il faudrait que ce fût quelqu'un qui possédât sa confiance, son amitié...

En disant ces mots, M. de Noirmont regardait Victor; celui-ci le comprend et s'écrie : — Je crois vous entendre; je partirai pour Paris et je verrai Armand. — Je n'osais vous en prier, mais vraiment j'y songeais; car je ne vois plus que ce moyen pour sauver Armand... et c'est un grand service que vous nous rendrez... — Oui, dit Ernestine qui a changé de couleur, mais qui fait un effort sur elle-même, oui, mon mari a raison... Mon frère a pour vous beaucoup d'amitié... il vous écoutera, je l'espère... et vous le ramènerez ici... avec vous... car, si vous le laissez à Paris, il ne faudra pas compter sur ses bonnes résolutions. — C'est bien ce que j'espère, dit M. de Noirmont. M. Dalmer nous ramènera Armand... Quant à M. Saint-Elme... oh! je l'en dispense! — Est-il nécessaire que je t'accompagne? dit Dufour. — Non, non, dit M. de Noirmont, vous resterez avec nous... De toute manière, M. Dalmer reviendra... et le plus tôt possible. — Mais, dit Victor, si Armand ne veut pas m'accompagner, il ne serait pas bien nécessaire que je revinsse. — Si fait, vraiment, et ce n'est qu'à cette condition que je vous laisse aller à Paris. Nous ne sommes encore qu'au commencement d'août... c'est le plus beau moment de la campagne. — A moins, cependant, que monsieur ne s'ennuie trop ici, dit Ernestine. — Ah! madame... j'espère que vous ne le pensez pas. Je reviendrai puisqu'on veut bien me le permettre. — Tu me rapporteras deux pantalons de Nankin, dit Dufour, que ma blanchisseuse doit avoir laissés chez ma portière; je te donnerai une autorisation. — Puisque c'est convenu, dit M. de Noirmont, il faut maintenant que je m'occupe de trouver l'argent qu'on me demande, et dont vous aurez la complaisance de vous charger; car, avant d'engager mon beau-frère à revenir vivre près de nous, je veux acquitter ma dette avec lui, sans quoi il penserait que c'est pour ne pas le payer que je lui envoie un ambassadeur. — Ah! mon ami, quelle idée!... — Ma chère amie, Armand m'a toujours montré si peu de confiance que je puis bien le juger capable de penser cela de moi. D'ailleurs, je veux m'acquitter... pour éviter à votre frère des demandes qui doivent lui être pénibles... quoiqu'il les fasse d'un ton si peu aimable!... Je vais partir pour Laon sur-le-champ. J'y coucherai; je terminerai demain avec le notaire que je vais voir, et je tâcherai d'être revenu pour dîner. Alors M. Dalmer recevra de moi la somme, et pourra partir pour Paris. Je n'ai pas de temps à perdre... Je vais prendre les papiers dont j'ai besoin, je fais seller ma petite jument, et je me mets en route.

On n'a fait aucune objection à M. de Noirmont. En sachant que l'époux d'Ernestine va coucher à Laon, Victor a senti battre son cœur avec violence. Au moment de se séparer pour quelque temps de la femme qu'il aime, comment ne cèderait-il pas à l'espoir de pouvoir encore une fois se rapprocher d'elle. Ernestine a rougi et baissé les yeux, car dans un seul regard de Victor elle a déjà deviné sa pensée.

M. de Noirmont a pris les papiers qui lui sont nécessaires; il fait ses adieux, et monte à cheval en promettant de faire en sorte d'être revenu le lendemain pour dîner.

On a suivi M. de Noirmont jusqu'à l'entrée du bois; là il presse son cheval et on le perd de vue. En revenant, Victor donne le bras à Ernestine, Madeleine marche seule, se tenant assez éloignée d'eux pour ne pas entendre ce qu'ils disent. Dufour s'arrête à chaque instant pour contempler un effet du soleil couchant.

Victor parle avec action à Ernestine. On voit qu'il la prie, la presse, et que celle-ci ne résiste qu'avec peine à ce qu'il lui demande. On arrive, et Madeleine entend ces mots : — C'est impossible! auxquels Victor répond : — Alors je ne reviendrai pas de Paris.

— Que lui refuse-t-elle donc? se dit Maleleine. Il a l'air fâché!...

Il dit qu'il ne reviendra pas... Ah! je sens que je préfère le voir en aimer une autre que de ne plus le voir du tout... D'ailleurs, il m'aime un peu maintenant... il m'appelle son amie... c'est quelque chose que l'amitié... et on dit que ça dure plus longtemps que l'amour.

La soirée se passe assez tristement. Victor boude dans un coin du salon. Ernestine est rêveuse, agitée, elle regarde souvent Victor; puis, quand il lève la tête, elle reporte bien vite les yeux d'un autre côté. Dufour fait un petit croquis d'idée de la grosse Nanette, en attendant qu'il la fasse poser. Madeleine travaille et se tait, suivant son habitude, à moins qu'on ne lui adresse la parole.

— Nous ne voyons plus nos voisins M. et mademoiselle Pomard, dit tout à coup Ernestine pour tâcher de ranimer la conversation. — Vous vous ennuyez après eux, madame? dit Victor d'un air ironique. — Non, monsieur... Vous savez bien d'ailleurs que maintenant je ne m'ennuie plus; mais je crains que M. Dufour ne pense pas de même... Il aimait la gaieté de mademoiselle Clara... — Oh! oui... elle est fort gaie, en effet, dit Dufour sans quitter son dessin; c'est une jeune personne qui aime beaucoup à rire... et quand je la verrai... certainement je rirai encore avec elle, si elle veut bien le permettre... — Mais vous n'allez plus les voir, monsieur Dufour? — Non, madame, non... J'ai vu qu'on me regardait déjà comme un épouseur... et, tout bien considéré, je n'épouse pas mademoiselle Clara. — Ah! tu es décidé maintenant? dit Victor. — Très-décidé. — Je crois que tu te marieras difficilement, mon cher Dufour; tu es si méfiant! — J'aime mieux être méfiant que d'être co... Ah! mon Dieu! madame, je vous demande bien pardon... Je crois toujours être entre artistes; ce n'est pas, qu'après tout, ce mot-là ait rien d'indécent par lui-même... et je suis comme Boileau, *j'appelle un chat un chat*... Mademoiselle Madeleine, vous ne dites rien... vous êtes bien pensive?...

— Oh! Madeleine n'est pas causeuse, dit Ernestine enchantée de changer la conversation. — Que voulez-vous que je dise, ma bonne amie?... — Mais tout ce que tu voudras. — Et votre ami Jacques... il y a longtemps que je ne l'ai aperçu... que devient-il donc? — Il y a aussi quelques jours que je ne l'ai vu. — Croyez-vous qu'il veuille poser pour que je fasse son portrait? — Mais... je ne sais pas, monsieur; Jacques a si peu de temps!... Vous ne peignez pas le soir. — Songez donc qu'il sera enchanté d'avoir son portrait, qui sera étonnant de ressemblance... grandeur naturelle... en blouse... en bonnet de laine... ce sera original!... — Dufour, il y a encore le jardinier et la cuisinière dans la maison : est-ce que tu ne feras pas aussi leur portrait? — Victor! c'est très-inconvenant ce que tu dis là... c'est même ridicule... mais je ne me fâche pas, parce que j'ai trop de talent pour cela. — C'est parce que je le sais, monsieur, que je me permets de plaisanter. — A la bonne heure! c'est mieux, ça.

Victor a déjà regardé plusieurs fois la pendule; il ne cesse de dire : — Il est tard... il faut se coucher. — Comme tu es aimable ce soir! dit Dufour. Ces dames n'ont que nous pour compagnie et tu ne parles que de te coucher... Tâche donc de rapporter de Paris des choses plus galantes... et n'oublie pas mes deux pantalons de nankin et mes six faux-cols.

A force de répéter qu'il est tard, Victor fait enfin lever Ernestine, qui répond : — Oui, il est temps de se retirer... Chacun prend une lumière. Victor, en disant bonsoir à madame de Noirmont, la regarde d'une façon singulière; elle détourne la tête; il fait un mouvement d'impatience, puis s'éloigne et monte chez lui avec colère, n'écoutant pas Dufour qui lui crie : — Attends-moi donc!... Que diable as-tu ce soir pour être si pressé de dormir...?

Madeleine dit bonsoir à Ernestine; elle monte à sa petite chambre qui est au troisième, dans les mansardes, au-dessus de la chambre de Victor. Madame de Noirmont couche au premier. En se retirant chez elle, ses yeux sont mouillés de larmes, et elle murmure d'une voix étouffée : — Non... je ne devais pas consentir... mais il dit qu'il ne reviendra pas!...

Madeleine dort mal; elle se sent inquiète, agitée, sans pouvoir bien se rendre compte de ce qui la tourmente. Elle pense à Victor, à Ernestine. Au point du jour, ne pouvant plus reposer, elle se lève, s'habille et entr'ouvre la fenêtre. Les vapeurs du matin ne sont pas encore dissipées, mais tout annonce une belle journée. Madeleine veut descendre au jardin; elle quitte sa chambre et se dirige vers l'escalier, allant bien doucement, afin de ne réveiller personne dans la maison.

A peine a-t-elle descendu deux marches qu'elle entend du bruit au-dessous d'elle. Ce sont des pas... puis le froissement d'une robe... On monte l'escalier... on se hâte. Madeleine se sent presque effrayée; elle se demande qui peut être levé avant le jour... Elle reste sans bouger. On est arrivé à l'étage qui est au-dessous; on ne monte pas plus haut; on entre dans le corridor... Madeleine avance un peu la tête... C'est Ernestine qui vient de se glisser légèrement dans le couloir... Bientôt une porte se referme avec précaution, et on n'entend plus rien.

Madeleine est toujours au haut de l'escalier, immobile, frappée de ce qu'elle vient de voir, mais doutant encore et se disant : — Ce n'est pas elle peut-être... je n'ai pu voir que sa robe... à peine si l'on y voit encore... Mais dois-je descendre?... Oh! non... je pourrais la rencontrer; elle croirait peut-être que je l'épie... Rentrons vite dans ma chambre, et n'en sortons plus avant que tout le monde ne soit levé.

La jeune fille rentre doucement dans sa chambre, dont elle repousse la porte. Mais elle pense... elle pense beaucoup... (tant de choses devaient alors l'occuper!) et, tout en pensant, elle écoute si on ne rouvre pas la porte de la chambre de Victor. Près d'une heure s'est écoulée, et personne, excepté le concierge, n'est encore levé dans la maison. Pour se distraire, Madeleine se met à la fenêtre; elle n'y est que depuis peu de temps, lorsqu'elle entend les pas d'un cheval, elle ne peut voir du côté de la route, mais elle peut apercevoir dans la cour. Les pas du cheval se sont rapprochés, et bientôt Madeleine voit M. de Noirmont qui met pied à terre, confie sa monture au concierge et entre dans la maison.

Madeleine se sent glacée; elle ne respire plus. Une idée terrible se présente à sa pensée; et la terreur qui l'agite est si forte, que, pendant quelques instants, ses idées se perdent; elle ne sait quel parti prendre; elle craint de soupçonner à tort Ernestine; elle n'ose descendre... elle balance. — Et pourtant si elle est là... se dit-elle. M. de Noirmont est sans doute allé à son appartement... S'il n'y trouve pas sa femme... s'il allait venir chez M. Victor... ah!...

Madeleine n'hésite plus; elle descend rapidement l'escalier, et va frapper à la porte de Victor en criant d'une voix étouffée : — Ouvrez-moi, de grâce,.. c'est moi... Madeleine... M. de Noirmont est revenu... Ah!... je l'entends en bas; il demande au concierge si madame est sortie... il monte... Mais ouvrez-moi donc!...

On ouvre. Madeleine entre ou plutôt tombe dans les bras de Victor, qui referme bien vite la porte.

La jeune fille ne s'est pas trompée : Ernestine est là, tremblante, épouvantée par le retour inattendu de son mari. Elle ne peut parler, mais ses yeux interrogent Madeleine. Victor, frémissant de la situation d'Ernestine, mais conservant encore sa présence d'esprit, attire Madeleine loin de la porte en lui disant très-bas : — Est-il vrai?... M. de Noirmont... — Est ici... je l'ai vu... — Ah!... je suis perdue!... je l'ai bien mérité, dit Ernestine d'une voix mourante. — A-t-elle le temps de redescendre au premier? murmure Victor. — Non... Tenez... écoutez... entendez-vous le bruit de ses bottes? Il monte... il vient sans doute... — O mon Dieu! que faire?... — Attendez... Cette armoire où est ce porte-manteau... madame peut s'y tenir cachée... — Mais s'il la trouve cachée ici!... — Non... S'il n'a plus de soupçon, il ne cherchera pas... et il n'en aura plus... j'ai trouvé le moyen de...

On frappe à la porte, et au même instant on entend la voix de M. de Noirmont : — Monsieur Dalmer... c'est moi... Pardon si je vous éveille de si bonne heure... mais j'ai terminé nos affaires; j'ai retenu une place pour vous dans la diligence de Laon;... vous n'aurez pas trop de temps... Voulez-vous m'ouvrir? je vais vous conter cela?

Les trois personnes qui sont dans la chambre se regardent avec terreur; enfin Victor répond : — Je suis à vous, monsieur, je me lève...

Madeleine, aidée de Victor, fait cacher Ernestine, qui peut à peine se soutenir. Pour ne pas la priver d'air, on laisse entr'ouverte l'armoire, qui heureusement se trouve un peu masquée par le lit. — Et vous,... vous... Madeleine? dit Victor. — Ne vous inquiétez pas de moi!... Tout à l'heure vous me comprendrez mieux...

En disant ces mots, elle va s'asseoir sur le lit, referme entièrement les rideaux sur elle, puis dit à voix basse : — Ouvrez à présent.

Victor ouvre. Il a un pantalon et une veste du matin. M. de Noirmont entre en disant : — Je vous ai dérangé... vous dormiez encore...

— Oui,... je dormais, c'est-à-dire j'allais me lever, répond Victor en cherchant à surmonter son trouble; mais il sent au contraire ses craintes augmenter en voyant que M. de Noirmont est devenu tout à coup sombre et soucieux, après avoir jeté les yeux sur le lit, dont les rideaux sont soigneusement fermés. — Vous êtes revenu... de bonne heure?... dit Victor. — Oui,... beaucoup plus tôt que je ne pensais... Dès hier au soir j'ai trouvé la somme qu'il me fallait... j'ai pensé que plus vite vous partiriez, et plus vite vous verriez Armand... J'ai donc retenu une place pour vous; et comme la voiture part à neuf heures, j'ai quitté Laon au petit point du jour,... afin que vous ayez le temps d'être prêt;... mais vous prendrez mon cheval pour aller jusqu'à la ville;... on me le renverra... Je pense que tout cela vous arrange?...

— Oui, monsieur, oui... certainement. — Alors je vous conseille de vous disposer au voyage... Mais j'aurais voulu que vous puissiez déjeuner avant de partir... Je suis entré chez ma femme;... elle a déjà quitté son appartement. — Ah! il fait si beau!... madame est sans doute au jardin... — Oui,... c'est ce que j'ai pensé...

Tout en disant cela, M. de Noirmont examine Victor, dont le trouble est évident; puis il reporte les yeux vers le lit. Il semble inquiet, agité, et Victor ne sait plus que dire. Enfin M. de Noirmont s'écrie :

— C'est bien singulier!... tout à l'heure, en frappant à votre porte... il me semblait que vous aviez du monde ici... que vous parliez à quelqu'un...—Non, monsieur;... vous voyez que vous vous êtes trompé...

M. de Noirmont ne répond rien; il regarde toujours le lit; tout à coup les rideaux reçoivent une vive secousse. Alors M. de Noirmont se lève en disant : — Mais non, je vois au contraire que je ne me suis pas trompé.

Et déjà sa main a écarté le rideau. Il aperçoit alors Madeleine assise sur le lit; la jeune fille a la tête baissée sur sa poitrine, comme un coupable qui attend sa condamnation.

M. de Noirmont reste frappé d'étonnement, mais son front devient